

Le *Sicéle* donne les détails qui suivent concernant l'arrivée des troupes :

Depuis deux jours, la gare de Charenton présente un aspect des plus animés ; c'est à cette gare que s'arrêtent tous les trains qui ramènent des troupes d'infanterie revenant de l'armée d'Italie. Plusieurs régiments de la garde, grenadiers et zouaves, sont arrivés dans la journée d'hier et dans la nuit ; d'autres régiments de la garde et de la ligne sont attendus aujourd'hui.

Après la descente du wagon, les faisceaux sont formés ; puis, les hommes prennent quelques moments de repos, pendant lesquels bourgeois et ouvriers s'empressent à qui mieux mieux pour serrer les mains noires et amaigrées de tous ces braves, pour leur offrir quelques rafraîchissements et aussi pour entendre les récits pittoresques qui se narrent de tous côtés. Puis bientôt, au roulement du tambour, à l'appel du clairon, les compagnies se reforment, les régiments s'ébranlent, musique en tête, et se dirigent soit sur le camp de St-Maur, peu distant, comme on le sait, de Charenton, soit sur les forêts environnantes.

Il y a bien quelques traînards, quelques déçus, mais c'est à qui, parmi les assistants, soulagera ces glorieuses fatigues, et l'on voit à la suite de chaque détachement de nombreux gamins affublés de sacs et de bouquets à poil, tandis que leurs mères sont empressées affectueusement les pas mal assurés des invalides.

Ajoutons que la commune de Charenton s'est cotisée pour faire un envoi de vin aux troupes arrivées d'Italie au camp de St-Maur.

Un autre camp se prépare sur les rives de la Seine, dans la plaine unie qui s'étend d'Alfort à Maisons, entre le chemin de fer et la rivière. C'est là que doivent camper la cavalerie et l'artillerie de la garde, le voisinage de la Seine offrant de grands avantages pour le pansement des chevaux.

Déjà les jalons sont plantés et les employés de la manutention s'occupent à construire des fours. Ces régiments sont attendus dans quelques jours ; ils débarqueront à la station de Maisons-Alfort et particulièrement à celle de Choisy-le-Roi.

De nombreux promeneurs se rendent chaque jour au camp de Saint-Maur, et c'est avec le plus vif intérêt que chacun écoute le récit pittoresque et animé que font les soldats de leur glorieuse campagne ; c'est à qui fétera les soldats d'Italie. Les habitants des communes voisines du camp, notamment ceux de Charenton, sont là chaque jour, s'ingéniant à deviner ce qui peut être offert aux troupes qui arrivent, et tous s'efforcent de leur témoigner de leur vive sympathie.

Sous l'impulsion de l'honorable maire de la commune, M. Marty, écrit un témoin oculaire, la gare, le pont qui relie le débarcadère à la ville et les diverses rues que les détachements traversent, se sont pavisées. Des pièces de vin, apportées au chemin de fer, sont distribuées aux soldats pendant qu'ils attendent leur dernier ordre de route. Enfin, le maire a pris la précaution de faire stationner au pied de la gare des voitures pour transporter ceux à qui les fatigues de la guerre et de la route ont rendu la marche trop pénible. Cet accueil est l'un des premiers symptômes de la réception que Paris fera bientôt à ces héroïques enfants de la France. C'est le début de la grande fête patriotique du 14 août.

L'Echo du Loir, journal de la Flèche, raconte le trait suivant d'un jeune officier, ancien élève du Prytanée, faisant partie d'un des régiments de la garde, en Italie, et dont la mère,

très âgée, est dans un état de santé qui demande les plus grands ménagements.

Le jeune officier, avant de quitter la France, fit un certain nombre de lettres, à dates échelonnées, d'après lesquelles il conta à sa mère sa vie journalière de garnison ; un ami resté en France mettait à leur tour de date ces lettres à la poste ; de la sorte, la vieille dame infirme a toujours ignoré la présence de son fils à l'armée d'Italie, tant que les dangers de la guerre l'y menaçaient, et cette pieuse fraude lui a évité de terribles inquiétudes qui auraient pu lui être fatales.

Ajoutons que ce fils attentif et ingénieux s'est tiré sans blessure des rudes combats de Magenta et de Solferino, auxquels le régiment de cavalerie de la garde, dont il fait partie, a pris une grande part.

Presque tous les artistes qui avaient fait la campagne d'Italie avec l'armée française sont revenus à Paris. On les rencontre avec des visages basanés comme de véritables Africains. Il n'en est pas un qui ne soit chargé de dessins, d'albums de toute sorte. Tout ce que le théâtre de la guerre pouvait offrir de remarquable a été recueilli avec le plus grand soin. L'un de ces peintres, voyageurs à ce titre véritable chance. Il a reconnu, on pourrait dire découvert, à Milan, une fresque assez bien conservée qui paraît être bien certainement l'ouvrage de Léonard de Vinci.

Voici, dit le Salut public de Lyon, un rapprochement qui n'est pas sans intérêt :

On sait que Racine et Boileau furent nommés historiographes de Louis XIV. Lorsque l'armée française se mit en marche, Boileau étant malade ne put la suivre, et Racine seul partit. Une correspondance assez suivie s'établit entre ces deux écrivains.

Dans une lettre adressée par Racine à Boileau, le premier annonce au second, avec une grande impression de joie, que leurs appointements viennent d'être fixés à 4,000 fr. pour Racine et à 2,000 fr. pour Boileau.

Dans la guerre qui vient d'avoir lieu en Italie, tout journal bien posé a été dans la nécessité d'avoir son chroniqueur. Or, le plus inconnu des écrivains ne se serait point contenté des appointements donnés à Racine et encore moins à Boileau.

Quant aux écrivains connus, ils étaient hors de prix, et, pour n'en citer qu'un seul, nous dirons que M. Amédée Achard était payé 50 c. la ligne ; ses frais de voyage étaient, en outre, à la charge du Journal des Débats, dont il était le chroniqueur.

Au milieu des communications faites à la séance de lundi, à l'Académie des sciences, il s'en trouvait une d'une nature assez originale : Un médecin écrivait à l'Académie que si on lui donnait cent mille francs en bonne monnaie et pièces ayant cours, il était disposé à livrer un secret au moyen duquel on guérirait toutes les maladies.

On lui répondra que le règlement veut qu'il fasse connaître son secret avant de recevoir les cent mille francs qu'il a fixés pour le prix de sa découverte.

Il vient de mourir à Lyon un véritable saint : c'est le père de Magallon, fondateur, ou du moins rénovateur de l'ordre hospitalier de St-Jean de Dieu, pour le traitement des aliénés et des épileptiques. M. de Magallon, fils d'un avocat général au parlement d'Aix, avait été page de la reine de Prusse et chef d'escadron sous l'empire ! il avait 76 ans. Son ordre compte aujourd'hui six maisons, 200 religieux et soigne 1,800 malades.

Un M. John Calvert écrit de Paris au Morning Post qu'il a trouvé dans l'électricité le moyen de défendre efficacement l'Angleterre contre toute agression. Il se sert pour cela des propriétés explosives de l'électricité, et prétend que son engin est le plus terrible instrument de destruction qui ait jamais été imaginé. Une pareille découverte dans les mains d'un ambitieux, dit-il, le rendrait maître de tout l'univers ; mais, confiée à une nation industrielle qui ne songe qu'à protéger son commerce, elle fournira seulement les moyens de repousser toute tentative d'agression.

Les nouvelles batteries de M. Calvert doivent commander chacune plus de deux lieues de terrain ; à l'endroit même où se fera l'explosion toute vie sera soudainement anéantie à plusieurs mètres à la ronde.

Les côtes d'Angleterre vont donc se hérissier de fils électriques ? — M. Calvert n'en demande pas tant pour commencer : « Je ne demande, dit-il, qu'à dresser en Angleterre une de mes puissantes machines, aux frais de ceux qui pourraient volontairement souscrire à cette opération. Moyennant cela, je me fais fort de montrer à tous les souscripteurs, les terribles effets de l'électricité pour mon nouveau mode d'application, mais je désire me réserver les détails de la manipulation. »

M. Calvert est un pur et bon Anglais, il n'oublie pas le côté spéculatif de son affaire.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

En vente à la Librairie Nouvelle, 1, rue Saint-Pierre, à Douai (Nord) :

Troisième année

# ANNUAIRE GÉNÉRAL

DU COMMERCE, DE LA MAGISTRATURE ET DES ADMINISTRATIONS

DE DOUAI & DE SON ARRONDISSEMENT

Pour 1859, — par LUCIEN CRÉPIN

Précédé de la Revue Douaisienne de 1858, et d'une Histoire locale, par M. J.-B. Ricourt.

L'Annuaire général contient un calendrier, la revue douaisienne de 1858, notice ou histoire de Douai et ses environs, l'époque de toutes les kermesses des départements du Nord et du Pas-de-Calais, divisés par arrondissements ; la liste alphabétique de TOUS LES HABITANTS, par rues, par ordre de noms et de professions ; la Magistrature, les Administrations civiles et militaires ; la liste générale des habitants de toutes les communes, et terminé par le tarif des droits de poste pour l'arrondissement, etc., etc. — Ce livre est le seul qui existe pour fournir au commerce tous les renseignements désirables sur Douai et son arrondissement.

Prix : 2 fr. — Dehors, par la poste : 2 fr. 50. — Envoyer l'importance en timbres-poste.

## IMPRESSIONS EN TOUS GENRES

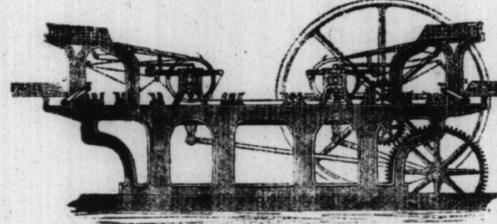
exécutées à la presse mécanique.

### J. REBOUX

#### IMPRIMEUR & LITHOGRAPHE

#### 20, RUE NEUVE

#### ROUBAIX.



Feldmans, assis à côté de Marie-Caroline, n'oubliait pas de suivre la nacelle où se trouvait Elise, et il remarqua avec surprise que, malgré sa structure fort légère, elle restait un peu en arrière.

Vous tendez mal votre voile, cria-t-il au pilote ; allons, en ligne !

Cette interpellation ne fut pas vaine, et l'embarcation reprit bientôt son rang.

Plus on avançait, plus le rouls se faisait sentir, et ces petits désagréments devenaient l'objet des rires et des plaisanteries. La reine surtout était de l'humeur la plus gaie.

C'était un feu roulant de vives saillies ; Feldmans prodiguait les anecdotes plaisantes ; milady Munck et la princesse Mentschikoff étaient très bien disposées ; la jalousie ne leur dictait pas une seule parole ; le plaisir les rendait aimables et charmantes. La cameriera ne tarissait pas en folles idées, auxquelles la gaieté de son verbiage donnait du prix.

Elise même était heureuse ; ce spectacle pittoresque lui souriait ; la seule ombre à ce tableau, c'était la présence de Berghen, qui ne la quittait pas un instant des yeux.

Feldmans voyait cette embarcation ralentir encore une fois sa marche.

« Il faut, dit-il, que ce pilote soit un médiocre marin. »

« Vous l'avez déjà fait remarquer, baron. »

« C'est vrai ; Votre Majesté avouera cependant... »

« Qu'il ne paraît pas faire son devoir. »

« Avancez donc, lui cria Feldmans ; entendez-vous, avancez, vous dis-je, et reprenez votre rang dans la ligne ! »

Tout en regagnant aussitôt le terrain perdu, le pilote ne paraissait nullement satisfait.

« Votre Majesté le reconnaît-elle ? demanda le baron. »

« Je ne me rappelle pas l'avoir vu. Peut-être est-il entré nouvellement au service. »

Peu de temps avant que la flotte ne quittât le port, une chaloupe solitaire et bien équipée était partie de l'extrémité du môle. Sans torche allumée à sa proue, elle se glissait comme une ombre à travers la nuit. Non-seulement les voiles étaient déployées, mais les rameurs occupaient leurs places.

Benowski était à bord, légèrement appuyé sur une longue vue, qu'il portait de temps à autre à son œil.

Il fit déployer plusieurs de ses voiles à l'approche de l'escadrille afin de s'en éloigner ; mais quand il la vit ralentir sa marche, il imita son exemple, et se mit à décrire de larges courbes autour d'elle.

A la demande de la reine, on cingla contre le vent, et, dans cette épreuve, ce fut encore la chaloupe d'Elise qui se montra la plus mauvaise voilière.

« C'est inconcevable, dit Feldmans ; cette embarcation paraît réunir les meilleures conditions, et cependant... ha... elle dérive... on dirait qu'elle ne peut plus nous suivre... Si Votre Majesté le permet, nous nous dirigerons vers elle. »

Par une manœuvre habile, on réussit à s'en approcher.

« Connaissez-vous ce pilote-là ? demanda Feldmans à un marin de la chaloupe de la reine. »

« Lequel ? »

« Celui qui a la barbe et les cheveux gris. »

« Non. Il n'a probablement été engagé que pour cette promenade. Je sais que le chef du port manquait d'hommes. »

« C'est singulier ! » murmurait Feldmans, tandis que la chaloupe royale se tenait côte à côte avec celle de mademoiselle Alstern, à quelque distance de la ligne qui se trouvait rompue.

La chaloupe étrangère, qui louvoyait autour de la petite escadre, passa alors tout près de Feldmans, qui la jugea suspecte et la regarda attentivement.

Un beau et svelte jeune homme était assis à l'arrière armé d'une longue-vue.

A sa grande surprise, Feldmans reconnut que c'était Benowski.

« Il paraît que Berghen ne s'est pas trompé, pensa le baron ; le lieutenant est réellement ici ; mais je déjouerai son projet, fût-il même d'intelligence avec le vieux pilote. »

« Notre marche est lente et mauvaise, dit la cameriera, nous n'avons pas. Et puis il est ennuyeux... de n'être que deux femmes. »

« Pauvre amie, dit la reine avec bonté, ne pourriez-vous venir à notre bord ? »

« Je voulais précisément en faire la demande à Votre Majesté, interrompit Feldmans. En approchant un peu nos embarcations, cela sera facile. »

Pendant qu'on exécutait les manœuvres nécessaires, Berghen approcha sa chaloupe de celle de la reine, mais du côté opposé.

« Monsieur le baron Feldmans, dit-il. »

« Que voulez-vous ? Attendez un peu. »

Feldmans tenait encore par la main la cameriera, qu'il venait d'aider à passer d'une embarcation dans l'autre et il se disposait à rendre le même service à mademoiselle Alstern.

« Monsieur le baron, répéta Berghen. »

« Qu'y a-t-il ? »

« Une lettre de Suède. »

« De Suède ? »  
« La poste est arrivée comme nous quittons le port. Cette lettre était enfermée dans une autre à mon adresse, dont quelques termes obscurs me portent à croire qu'il s'agit d'une affaire de la plus haute importance ; aussi je... »

Feldmans ne pensa plus à mademoiselle Alstern. Dans son impatience, il avait rompu le cachet et s'était approché d'une torche pour parcourir rapidement cette lettre, quand tout à coup la chaloupe vacilla si violemment qu'il faillit tomber.

Un cri d'effroi partit en même temps de ces deux embarcations.

Au moment où Elise, à qui une autre personne avait offert la main, allait suivre la cameriera, les hommes de la petite barque lâchèrent et repoussèrent de toutes leurs forces la chaloupe royale, à laquelle ils s'étaient cramponnés et une forte lame vint élargir l'espace entre les deux embarcations.

Sur ces entrefaites on vit le pilote à tête grise saisir mademoiselle Alstern par la taille et l'entraîner à la place qu'elle venait de quitter à l'arrière de la nacelle. Alors Berghen sauta hardiment dans la chaloupe de la reine, d'où il s'élança vers l'autre embarcation. On crut un instant qu'il avait atteint son but, mais le pied lui manqua sur le bord de la barque, pendant qu'il étendait les bras à la recherche d'un point d'appui.

Son intention était claire ; il voulait délivrer Elise du pouvoir des bandits. Il réussit enfin à s'accrocher aux cordages ; mais au même moment le pilote le saisit par le corps et l'enfonça dans la mer.

(La suite au prochain numéro.)